



*Petit Courrier des Dames.*  
Rue Moislée N. 25.

*Robe de Paupeline garnie de feuilles en Satin Corsage et manches en Tulle  
Traversés de chevrons de Satin, Chapeau de Crêpe liège orné d'une grande plume nuancée.*

*Berthe*





# PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois,  
dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.

pour six mois..... 18

pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.

1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, imp-libr. du Journal, rue  
St.-Louis, n<sup>o</sup>. 46, au Marais.

MARTINET, libraire, rue du Coq St.-Honoré.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie., libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

## MODES.

LA Mode !... qui pourrait la découvrir aujourd'hui ? C'est  
une divinité qui se cache à tous les yeux, qu'on adore par-  
tout, et qui ne se trouve nulle part. Autrefois, cette volage  
enchanteresse, malgré son inconstance naturelle, daignait  
au moins se fixer quelques instans parmi nous ; on pouvait  
esquisser ses traits, détailler ses grâces, modeler ses formes...  
Mais à présent... vrai caméléon, elle nous apparaît sous  
mille couleurs différentes : tantôt elle se glisse sous les plis

onduleux d'une mousseline légère, tantôt sous un amas de riches blondes qui viennent couvrir les formes gracieuses d'une jolie taille : vous croyez la saisir sous un triple rang de bijoux, qui, en faisant ressortir la blancheur d'un bras charmant, en dessinent avantageusement les contours; mais l'instant d'après, elle va se montrer sous une large manche de mousseline ou de tulle, et semble alors vous prescrire de dérober à tous les regards ces bras arrondis

Qui semblent faits pour enlacer les Dieux.

Dans la cruelle perplexité où nous plonge la capricieuse déesse, en attendant qu'il lui plaise encore de diriger notre marche, prenons le Goût pour guide; on ne peut jamais s'égarer avec lui. Dans tous les arts même dans celui de la coquetterie, on réussit toujours quand on agit d'après les conseils d'un aussi bon maître. Cette sage détermination fut prise à l'unanimité par un cercle de jeunes femmes qui déploraient l'état d'incertitude où les plongeait l'étonnante fluctuation de la mode. Nous engageons les dames à suivre une si belle résolution. Riches étoffes des Indes, simples toiles de nos manufactures, plumes altières, modestes fleurs des champs; elles peuvent tout employer indistinctement, suivant les circonstances où elles se trouvent. Persuadées qu'elles sauront choisir ce qui leur siéra le mieux, dès que leur toilette aura contribué à les embellir encore, elles pourront se dire à la mode; car la mode veut et voudra toujours qu'on se rende aussi jolie que possible. En cela sans doute elle ne variera jamais dans ses décisions.

— Pour sortir du spectacle, quelques femmes élégantes ont adopté des manteaux en mousseline. Ces manteaux ont trois et quatre collets garnis de dentelles : les plus distingués sont doublés en levantine blanche.

— Les robes en carreaux ombrés sont décidément les mieux portées. Leurs garnitures sont semblables à celles que l'on adapte à toutes les robes écossaises; c'est-à-dire, des biais posés à distances égales, ou placés à la *fille d'honneur*. On porte aussi des biais ou des petites garnitures de la même étoffe que la robe, mais qui sont séparés par une garniture de mousseline blanche, placée entre chaque garniture pareille à la robe. — Nous ayons vu une robe en barège lilas,



ayant pour garniture douze biais posés en serpentant ; chacun des biais lilas était séparé par un biais vert réséda ; les manches et le corsage étaient ornés d'une quantité de biais alternativement verts et lilas ; et une ceinture de couleur assortie à la robe donnait à ce costume une originalité tout-à-fait piquante.

---

— Sur quelques chapeaux en gaze-lisse, on place des fleurs faites en gaze pareille à celle du chapeau, et assorties avec d'autres couleurs. Sur des chapeaux de gaze-lisse rose, nous avons vu des bouquets formés par une quantité de petites bouffes en gaze rose, macassa et verte, qui, réunies avec goût, avaient l'éclat et la fraîcheur des plus jolies fleurs de fantaisie. Ces nouveaux bouquets ont l'avantage de pouvoir être imités très-facilement.

---

— Les ceintures en rubans moirés sont toujours de mode ; on les attache avec des agraffes de tous les métaux et de toutes les formes. Une des plus jolies que nous ayons remarquée, était en acier, représentant une gerbe très-artistement travaillée.

---

— Quelquefois le ruban des collets rabattus, qui vient se nouer sur la poitrine, est fixé par un gros bouton en or ou en acier.

---

— Toujours force bracelets, et surtout force variété dans les bracelets : acier, or, perles, cheveux, filigrane ; tout s'emploie pour varier cet ornement multiplié, indépendamment des brassards antiques qui distinguent les bras des élégantes.

---

— Parmi les nouvelles breloques, on aperçoit de petits melons en or, dont chaque côté renferme une devise, une mèche de cheveux, un petit anneau ; enfin, tout ce qui constitue les témoignages d'un souvenir, ou, peut-être, les indices de l'espérance.

---

## ANECDOTE.

LE jeune Duval, envoyé de Toulouse à Paris pour prendre place sur les bancs d'Esculape, est adressé à un parent, le docteur M... Un visage blanc, rose, éclatant

de santé, dont l'aspect aurait suffi pour rendre à un malade l'espérance et la vie, donnait, à la famille de Duval et à son mentor, une grande idée des succès futurs du jeune médecin.

Duval, arrivé, se met à l'étude; il y prend goût; se livre sérieusement au travail; passe les matins aux cours, les soirs à étudier, les nuits à disséquer; oublie ses repas, ses camarades, le monde, le docteur lui-même. Inquiet, le docteur prend le parti d'aller visiter le studieux Duval: il se rend rue St.-Séverin, monte au sixième, et, dans un modeste réduit, il voit un homme pâle, maigre, efflanqué, et presque semblable à un squelette complet, placé au milieu de la chambre. Après quelques questions, le docteur reconnaît avec surprise le jeune Duval dans le squelette vivant. Tremblant que dans quelques jours il ne lui ressemble davantage, il entraîne Duval; en son absence, lui fait enlever ses livres, ses cahiers, ses ossemens, et, pour refaire cette santé brillante, dont il doit compte à sa famille, il lui prescrit une ordonnance. Duval doit, pendant trois mois, boire et manger copieusement; dormir jusqu'à onze heures, se promener, fréquenter les bals, les spectacles, les cercles, et ne reprendre ses occupations qu'après avoir repris son ancien visage. Duval sent que le docteur a raison: cependant l'ordonnance est difficile à suivre; il a du courage, sans doute, mais il n'a pas grand argent. Néanmoins il prend trente cachets chez un traiteur, pour commencer le traitement, et, pour suivre en tout les ordres du mentor, il se dirige vers le Luxembourg, où il respire librement et gratis. Il faut prendre une dose de spectacle; il court à l'Odéon, lit le prix des places en tâtant son gousset, et il s'aperçoit que la maigreur de sa bourse égale celle de son individu. L'Odéon, malheureusement alors, ne jouait pas presque gratis comme il l'a fait depuis le 1<sup>er</sup> juin. Duval, tout pensif, tourne ses pas vers la barrière du Mont-Parnasse. Là, il est tiré de ses réflexions par la variété des scènes: à droite des danses, à gauche des jeux de toute espèce; ici des faiseurs de tours, là des physiciens en plein vent, et, juste en face de lui, trois acteurs en scène. Le Mont-Parnasse est aussitôt à ses yeux une pharmacie où, sans argent, il peut puiser les remèdes suivant l'ordonnance. Il prend une dose de chaque, et revient se coucher. Le lendemain, les jours suivans, il y retourne, et encore, et encore... Mais la satiété amène bientôt le dégoût; et, chez un



malade, le dégoût est un symptôme très-alarmant. Fidèle au régime prescrit par le docteur, il résolut de changer de remède; tandis qu'en parcourant les boulevards, il rêve au moyen de prévenir une rechute, le son d'une musique tout-à-fait dansante l'attire sous les croisées de la Vestale. Il voit aller, venir, entrer, sortir : point de bureau à la porte. On entre sans payer, se dit-il, entrons. Dans un grand salon, un orchestre bien garni faisait sauter une foule de jeunes gens; ils avaient des bouquets, des rubans, un air de fête; et une jolie fille, coiffée d'un chapeau de fleurs d'orange, lui apprend qu'il est à la noce. Duval avait une petite toilette: elle n'était pas déplacée; mais, timide, il occupait modestement un coin de la salle, quand un bon papa, en perruque et habit marron, s'approche et lui dit : « Eh bien, luron, est-ce que nous ne dansons pas? morbleu, faites donc sauter nos femmes! tenez, regardez cette grosse maman que nos drôles oublient; allons, il faut être galant ». Il conduit alors Duval à la dame, fait lui-même l'invitation, et Duval danse. Il perd sa timidité, et, enhardi par deux contredanses et trois tours au buffet, il danse quatre, six, douze fois, et, jusqu'à la mariée, il ne manque personne. La collation s'ensuit, et le malade, s'éloignant avec les derniers de la noce, passa la plus belle nuit. A son réveil, il compta sa bourse, et reconnut, avec joie, qu'il n'avait rien dépensé la veille. La cure était en bon chemin, et le malade, ne voulant pas la laisser imparfaite, allait chaque soir, l'oreille tendue, se mettre à l'affût aux environs de la Vestale, du Feu éternel, de l'Arc-en-Ciel; et, las d'exploiter le quartier de l'Hôpital, il s'élança vers le boulevard du Temple. Quelle mine! le Cadran bleu, le Méridien, le Pavillon turc devinrent ses galeries, et contribuèrent à rétablir tellement mon apprenti docteur, qu'il prit le parti de continuer son traitement, dans la crainte d'une rechute. Duval, présentement, ne prend plus de cachets au restaurant; il ne lit plus les affiches de spectacles; il ne compte plus son argent; du boulevard du Temple, il s'est élevé jusqu'à la chaussée d'Antin; chaque mairie lui présente tous les jours un choix pour le soir, et il s'est même fait une réputation telle, qu'on ne l'appelle plus que le malade suivant les noces. Depuis quatre ans Duval suit ce régime; il s'en trouve si bien qu'il a quitté l'anatomie



pour la gastronomie, en prenant cependant l'habit et le nom de docteur. Il n'a qu'un remède ; il l'applique à toute espèce de maladie morale ; il le donne pour rien , et il assure qu'il ne coûte pas davantage. On dit même que , pour surveiller l'application , il ne quitte ses malades qu'après la guérison. Il annonce qu'il voudrait trouver un incurable à traiter.



## LE CIMETIÈRE.

Séjour religieux de paix et de repos ,  
 Empire de la mort , silencieux tombeaux ;  
 Terre où tout doit finir , la grandeur , l'indigence ;  
 Lieux sacrés , où pour nous l'éternité commence ;  
 J'éprouve à votre aspect une sainte terreur ,  
 Qui vient troubler mon ame et qui glace mon cœur !  
 Ces fantômes errans , ces ombres vaporeuses  
 Qui semblent s'élever de ces tombes poudreuses ;  
 Ces sombres visions , présages de la mort ,  
 M'avertissent , hélas ! de mon funeste sort.  
 Du fond des monumens , cette voix qui m'appelle  
 A déjà réclamé ma dépouille mortelle.  
 Je ne le vois que trop à mes sens abattus ,  
 Quelques instans encore , et je ne serai plus !  
 Comme une tendre fleur , ma jeunesse est flétrie !...  
 Mon cœur désabusé , fatigué de la vie ,  
 N'éprouve plus , hélas ! que peine , que douleur !...  
 Amour , fatal amour , qui fais tout mon malheur ,  
 En ces derniers momens , pour comble de misère ,  
 Tu me ravis encor cette douce chimère ,  
 Charmante illusion , trésor de volupté ,  
 D'inspirer la tendresse et d'être regretté !  
 Celle que j'adorais , qui cause ma souffrance ,  
 Qui devait embellir , charmer mon existence ,  
 Se rit de mes tourmens et méprise mes feux....  
 O toi , que j'aime encor , malgré ton inconstance ,  
 Reçois , chère Augusta , mes pénibles adieux !  
 Quand la fatale mort , de sa faux meurtrière ,  
 D'un éternel sommeil fermera ma paupière ;  
 Et lorsque de l'airain le son lugubre et lent  
 T'annoncera la fin d'un malheureux amant ,  
 Couvre de quelques fleurs sa tombe abandonnée ;  
 Donne lui des regrets , et plains sa destinée !

VICTOR DE B.



Le mot du Logogryphe inséré dans notre dernier Numéro, est POLICHINEL, où l'on trouve *Ilion, lion, Enoch, Noël, pile, hoc, loi, hic, lin, Pie, Chili, pin, Éloi, lice, lie, Ionie, Pline, ciel, Nole, Chille, Oille, Écho, onc, poil, œil, épi, ici, loin, Cléo, Colin, Pélion, noce, Chine, Ino, ponche, Léon, Chilon, oie, Iole, lichen, poche, loch, pilon, Nice, oncle, coin, Chio, Lo, licol, cep, cil, once, chopine, pince, pli, niche, pol, police, pleini, Hélicon, lien, col, chien, Nil, colinil, Io, pic, pioche, etc., etc.*

## VARIÉTÉS.

ON lit, dans le journal de Marseille, à l'article *Angleterre*, l'anecdote suivante :

Un incident, bien léger en lui-même, vient de mettre toute la ville de Bristol dans une agitation des plus violentes. Quelques personnes fort paisibles aperçurent, dans une des rues les plus fréquentées, au-dessus d'une porte de belle apparence, un écriteau portant, en gros caractères: *Mistriss M\*\*\*, nouvellement arrivée de Londres, tient Magasin de toutes sortes de dames*. Peu-à-peu la foule des curieux augmenta; les uns riaient, les autres, en plus grand nombre, se répandaient en imprécations. Le peuple, toujours avide de scènes violentes, cria qu'il fallait démolir la maison, et déjà on se mettait à l'œuvre, quand les constables et la force armée parurent pour réprimer le tumulte. Les officiers de police montent cependant chez M<sup>l</sup>. M\*\*\*, et lui déclarent qu'ils vont la conduire chez le juge de paix, pour y répondre sur l'outrage scandaleux qu'elle vient de commettre envers la morale publique.

La pauvre femme, qui était plus morte que vive en voyant ce rassemblement devant sa porte, expliqua en peu de mots la cause de la funeste méprise dont elle était l'objet. Le peintre n'avait posé encore que la moitié de son écriteau : l'autre moitié, qui était restée en dedans, indiquait, sans ambiguïté, qu'elle tenait *Magasin de toutes sortes de Nouveautés, pour les dames et pour les hommes*. Cette seconde moitié de l'écriteau fut sur-le-champ mise en place, et, après l'avoir lue et commentée cent fois, la multitude se dissipa.

## THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

### *Polichinel aux eaux d'Enghien.*

LE monde est rempli de plus d'une espèce de Polichinels, faiseurs de tours, etc. Les théâtres, qui ont toujours eu le droit de représenter nos ridicules et nos défauts, ont trouvé



plaisant de nous montrer jusqu'où les hommes pouvaient pousser la souplesse et le talent de se contrefaire. Pour peu que l'art de la dislocation se propage encore et s'étende sur tous nos spectacles, nous verrons bientôt autant de polichinels vivans, que l'on pourrait en compter sur les tréteaux du boulevard. Au reste, le caissier du Vaudeville n'a qu'à se louer des jolis tours que lui joue chaque soir le *Polichinel des eaux d'Enghien*. Cette pièce, dont le fond est peu de chose, a réussi complètement. En voici à peu près l'analyse :

On connaît le nouvel établissement des *eaux d'Enghien*, qui renferme tout ce que peuvent désirer les personnes qui, par habitude autant que par raison de santé, vont prendre les eaux dans les villes les plus éloignées de la capitale. C'est aux eaux d'Enghien que la scène se passe : un médecin, nommé Fontaine, est le fondateur de cette établissement, qui ne convient nullement à un certain voisin M. Dupuis. Amateur de la solitude, ce dernier emploie tous les ressorts de son imagination, pour engager charitablement les malades de M. Fontaine à retourner au sein de la capitale, qui, selon lui, peut seule, par la variation des objets qu'on y rencontre, mettre un terme à leurs différentes souffrances. Il met au nombre des nouveaux genres de spécifiques qu'il leur propose, la facilité de pouvoir jouir des succès prodigieux qu'obtient chaque soir *Polichinel Vampire*. Le médecin, instruit des menées de M. Dupuis, et désirant conserver un établissement qui, déjà, lui présente de grands bénéfices, engage un de ses amis, le jeune Gustave, à contrefaire le danseur à la mode. Malheureusement Gustave est reconnu par son oncle, le voisin Dupuis. Celui-ci, fort de sa découverte, ne manque pas de rendre compte de cette supercherie; et toute la société se dispose à repartir pour Paris, quand arrive sur la scène *Gustave Polichinel*. Il danse son pas caractéristique, et tout le monde d'applaudir, excepté M. Dupuis, qui devient furieux contre son neveu. Mais son courroux s'apaise, en apprenant que Gustave est sur le point d'épouser une jeune et riche Lady dont il est épris.

Les acteurs ont très-bien joué. Cossard, qui paraissait pour la première fois à ce théâtre, a imité Devigny d'une manière burlesque. Pitrot s'est chargé de singer Mazurier, et il se tire de ce pas difficile assez plaisamment. Le fameux air du *Grenadier*, mis en nocturne italien, est fort bien chanté par M<sup>lles</sup>. Clara et Colon, et par Isambert et Guillemin. Nous n'avons qu'à féliciter MM. d'Artois et Francis du nouveau succès qu'ils viennent d'obtenir.

*A ce Numéro est jointe la planche 148.*